

# VOIX DE L'INTÉRIEUR

Textes de détenu·es colombien·es

Projet accompagnement solidarité  
Colombie



# JAMUNDI

*Autrice: anonyme*

J'ai été capturée un 12 décembre.

J'ai dû laisser mes enfants, dont un de 6 mois, seuls à la maison cet après-midi là, sous la garde d'une voisine, puisque je n'avais personne d'autre pour s'occuper d'eux. Je suis arrivée au patio n°3 de Buen Pastor<sup>1</sup>, où sont les syndiquées. Le plus dur n'a pas été ma capture... Mais la séparation avec mes enfants, car les laisser seuls ne me donnait pas de tranquillité d'esprit, j'avais l'impression de les entendre pleurer tout le temps, je sentais qu'ils avaient besoin de moi et j'étais si loin d'eux....

Devant le patio n°3, c'est le bloc sanitaire, je suis allée pour chauffer de l'eau et de me la mettre sur les seins. Je sortais mon lait maternel pour devoir le jeter dans la salle de bain. C'est comme ça que ça s'est passé pendant 15 jours d'affilée, au bloc sanitaire. J'ai beaucoup parlé avec une autre détenue qui avait son enfant de 2 ans avec elle. Elle m'a dit qu'elle était incarcérée pour rébellion. Au moment de sa capture, elle se trouvait sur une ferme, il y a eu un bombardement de l'armée et dans son empressement à fuir, elle a pris son bébé. Elle a dû se rendre quand elle a vu que l'enfant avait été touché par un obus. "Dieu merci", quand je les ai rencontrés, l'enfant était déjà bien remis. Après 15 jours de détention sans rien savoir de ma famille, j'ai découvert que mes enfants étaient bien et toujours sous la garde d'une voisine. Je l'ai appris par l'infirmière qui travaillait à la prison. Je lui avais donné l'adresse pour qu'elle puisse se renseigner pour eux.

Je me souviens de ma première visite, ma mère est arrivée (elle vivait à Bogota) et ce jour-là, elle m'a emmené les enfants. C'était tellement difficile pour moi de les voir. Ils ne m'ont pas reconnu...«en si peu de temps ils m'ont oublié». À la fin de la visite, je me suis retrouvée, soudainement, avec l'idée absurde de les avoir avec moi dans cet endroit.

1. Prison pour Femmes à Bogota

Je dis absurde parce que ce n'est pas un endroit pour eux et qu'ils n'étaient pas coupables de mes actes et qu'ils n'avaient pas à payer la même chose que moi «l'incarcération». Mais juste en pensant au fait qu'ils allaient m'oublier, j'ai parlé à mon avocate et je lui ai demandé si j'avais la possibilité d'avoir mes enfants. Elle m'a dit oui parce qu'il y a un accord entre l'Inpec <sup>2</sup> et le ICBF <sup>3</sup> où la mère chef de famille peut avoir ses enfants jusqu'à ce qu'ils aient 3 ans. Donc, j'ai pris la décision de dire à ma mère de me les apporter lors de sa prochaine visite avec le plus de vêtements qu'elle pouvait. Ma mère a fait ce que je lui ai demandé de faire, ignorant ma décision. Une fois arrivée, je lui ai dit qu'ils resteraient avec moi au moins jusqu'à ce qu'ils apprennent à marcher et à parler.

Elle est partie triste, mais j'étais «heureuse» parce que nous étions à nouveau tous les trois. Cet après-midi-là, ils m'ont fait passer au bloc sanitaire. La directrice était dérangée, mais elle ne pouvait rien faire d'autre à cause de cette loi. J'ai gagné ce droit, c'est donc deux autres bébés qui sont venus donner de la joie non seulement à moi, mais aussi à toute la prison. Tous les matins, d'autres détenues venaient

2. Institut national pénitentiaire et carcéral

3. Institut colombien du bien-être familial



les saluer avant d'aller aux ateliers ou dans les espaces éducatifs. D'autres détenues me demandaient comment j'avais fait pour les avoir avec moi et si elles pouvaient faire la même chose. Ce qui est arrivé, c'est que plus d'enfants sont arrivés par la suite et la directrice n'avait pas d'autre choix que de permettre d'ouvrir une chambre inhabitée et d'organiser une aire de jeux «gardiennage». Elle s'appelle ou s'appelait comme ça à l'époque. Ils l'ont adaptée spécialement pour eux avec leurs berceaux ; nos lits étaient à côté d'eux ; des jeux et la nourriture était séparée et fournie par le ICBF, préparée par une interne qui a réduit sa peine de cette façon. Je n'ai pas déduit de temps pour être avec eux, le matin et l'après-midi pour le comptage les enfants étaient aussi comptés. Je ne me souviens plus combien d'enfants il y avait, il n'y en avait pas plus de 20. Nous étions ensemble et après un an ils ont appris à marcher.

Ils disaient déjà «papa et maman» quand ma mère venait me rendre visite une fois par mois, parce qu'elle vivait à Bogota. Pendant ces visites, elle sortait les enfants de la prison. Elle m'a dit qu'ils avaient très peur avec le bruit des voitures et j'ai pensé qu'il était temps qu'ils «retrouvent leur liberté». Ils avaient 1 an et 6 mois quand je les ai donnés à ma mère. Elle les a emmenés à Bogota avec elle. Ils m'ont redéplacée dans le patio n°3 où ils ont été incarcérés les syndiquées. J'ai passé environ 8 mois sans voir mes enfants, car c'était difficile pour ma mère de voyager si souvent. Le «gardiennage» n'a pas cessé de fonctionner et puis il y a eu une émeute et ils m'ont déplacée à Bucaramanga. À Buga, ils m'ont amené mes enfants. Ils étaient déjà plus âgés, mes enfants avaient presque 27 mois. Un week-end où ils les ont amenés, j'ai demandé une permission pour les avoir avec moi. Ils m'ont autorisé la permission de 15 jours. Ma mère pendant ce temps est retournée à Bogota et à son travail. Déjà pendant ces 15 jours à Buga, c'était différent parce qu'il n'y avait pas d'espace gardiennage et à 5 heures de l'après-midi, ils nous enfermaient. Il y avait 10 chambres et la serrure était un verrou au lieu d'un cadenas. Quand ils nous enfermaient, mon fils pleurait et essayait de sortir sa tête des barreaux. J'essayais de le distraire avec des jeux pour qu'il ne pense plus à sortir,

c'était comme ça jusqu'à ce qu'ils s'endorment. Une fois pendant ces 15 jours, mon fils est tombé malade avec une forte fièvre, j'ai demandé des soins médicaux et le médecin m'a dit qu'il n'était pas pédiatre, et donc qu'il ne le soignerait pas. Cela me désespérait car je n'avais personne dehors pour venir chercher mon enfant et l'emmener chez le médecin.

Un gardien «il avait un grade, je ne me souviens plus lequel» s'est alors rendu à l'étage des femmes. *(Buga est un établissement pénitentiaire pour hommes qui avait 10 patios pour une moyenne de 100 détenus par patio, il y a une zone d'ateliers uniquement pour les hommes et la zone éducative aussi pour les hommes. À l'intérieur de cette prison, il y avait un patio spécial pour les femmes, avec une capacité de 20 détenues, il n'y avait ni atelier ni zone éducative, ils nous sortaient vers 6 heures du soir quand les hommes (les prisonniers politiques) quittaient les ateliers pour les patios, pour nous amener dans la cour. Nous passions par les ateliers).* Le gardien est entré dans notre patio et m'a dit qu'il était conscient de la situation de mon fils. Il avait parlé au directeur et qu'il s'en était chargé responsable et qu'il allait l'emmener voir un médecin. Logiquement, il devait m'emmener mais la préoccupation était...mon crime et le fait que j'étais syndiquée et que personne ne voulait me faire sortir parce que c'était une situation de sécurité délicate.

Il m'a dit qu'il s'en faisait responsable, qu'il ne me décevrait pas, qu'il ne gâchera rien, qu'il le faisait pour la santé de mon fils. Je lui ai dit de me faire confiance, que je voulais juste qu'ils voient mon fils bientôt. Et à l'intérieur de la prison, il y avait ma fille, puisque j'étais avec les deux (les autres détenues m'ont dit qu'elles s'occupaient de ma fille et que je pouvais être tranquille). Bien sûr, je ne pouvais penser à rien d'autre, seulement à la santé de mon fils et au retour, parce que ma fille m'attendrait. Le gardien a donc demandé un taxi et nous sommes allés chez le médecin, où mon fils a été examiné et soigné. Dieu merci, ce n'était pas grave ou délicat, et grâce au médecin aussi, le garde a acheté les médicaments. Arrivé à la prison, j'ai remercié le garde une autre fois.

Je lui ai dit que je n'avais aucun moyen de le payer pour ce qu'il avait fait et je lui ai aussi demandé pourquoi il l'avait fait, parce que je ne m'attendais pas à cela de la part de... le bon gars sachant qu'il était de l'INPEC. Il a dit qu'il avait aussi des enfants et qu'un jour ses enfants remercieront mes enfants pour cela... La vérité est que je n'ai jamais oublié cette phrase, tout comme ce geste. «Je n'ai pas compris pourquoi il a dit ça non plus..». Je sais seulement que je ne voulais plus jamais vivre cette peur avec mes enfants là-bas. Le plus dur dans la privation de liberté c'est ça : être séparée de nos enfants. C'est très difficile, une torture psychologique qui nous évite de devenir folles. Non seulement je le dis pour moi, mais je le dis pour ceux qui ont des enfants, et encore pire quand ils sont petits, on souffre et ils souffrent.



# CHEVAL

Auteur: prisonnier politique

Assis contre une des fenêtres grillagées, qui, depuis le patio, laissent voir la rue, un homme d'âge mûr laisse échapper un rire spontané de ceux que l'on échappe quand on vient de découvrir quelque chose et qu'on veut le communiquer rapidement. Parmi tout le groupe qui l'entourait, il choisit mon visage, qui, avec une expression de surprise, suivait ses traits empreints de joie.

-Tu vois, me dit-il, je sais de quel animal provient la viande que nous avons mangé pour dîner aujourd'hui, et riant aux éclats jusqu'à se plier, il pointa vers la rue en direction des pâturages qui entouraient les tours ERON dans la prison la Picota de Bogotá. Fixant de mon mieux pour me concentrer, j'ai aperçu ce que le vieux me montrait: c'était les vaches qui pâturaient dans les vastes terrains plats.

-Vous avez vu ça? me demanda l'homme après que sa toux de fumeur ait interrompu son rire. Vous vous rappelez qu'il y a quelques jours, nous avons vu des ânes entre ces vaches.

En effet, nous avons vu, deux jours plus tôt, en prenant un peu de soleil, un couple de mules et un cheval parmi les animaux du pré.

- J'ai compris, dis-je en souriant. Son regard espiègle et lucide se transforma à nouveau en un éclat de rire qui termina en spasmes pulmonaires.

Quelques heures auparavant, assis dans les chaises froides métalliques du patio, nous avons dîné ensemble au milieu de l'agitation générale qui régnait près du téléviseur. Il était presque midi trente, heure à laquelle, religieusement, on délaisse toute émission pour pouvoir assister au bulletin de nouvelles. Nous aussi, nous étions là, à attendre que le roman-feuilleton d'un canal international cède la place au spectacle sensationnaliste de notre



tragédie nationale. Nous dévorions avidement le contenu de nos assiettes en plastique, la bouche pleine, tout sauf la viande. Elle était si dure que nous courrions le risque de nous asphyxier si nous ne la mastiquions pas bien. Don Pedro, pour l'appeler ainsi, coupait la pièce de viande en petits morceaux avec une canne de conserve, puis les mâchait en quelques tours, pour finalement les avaler presque entier.

- Je n'ai pas le choix. Il ne me reste pas beaucoup de dents, me confirma-t-il, sans que je le lui aie demandé. J'imagine qu'il a vu mon regard attentif pendant que j'étirais le morceau de viande entre mes dents sans arriver à arracher quoi que ce soit. J'ai préféré lâcher ce morceau de cuir qui luttait pour ne pas être digéré, et me concentra sur le reste... Hé hé hé!

- Vous n'avez pas réussi? me demanda Don Pedro. En riant, je lui ai répondu que non, mais que de toute façon, il y avait bien peu à arracher de ce morceau de nerf.

Un jeune homme derrière nous, qui avait entendu la conversation, s'approcha avec retenue et me dit : «Tu ne la mangeras pas? Tu me la donnes? ». Le jeune homme, qui n'avait pas plus de vingt-cinq ans et dont le crâne était enfoncé dans un bonnet de laine, m'a regardé avec angoisse. Ses orbites étaient marquées par des cernes profondes sous les yeux. Je pouvais voir la faim sur son visage.

- Si tu veux, vas-y! Moi, je n'ai plus rien à en tirer, lui dis-je.

Le jeune l'attrapa sans aucun dédain et l'a ramena avec lui dans une cellule voisine. Depuis mon siège, j'ai vu qu'il avait allumé un réchaud électrique et qu'il avait mis la proie au chaud. Après peu de temps, le nerf commença à vibrer, rétrécir et éclater à mesure qu'on le faisait tourner. Le jeune me surpris à le regarder et demanda discrètement à quelqu'un qui sortait de la même cellule de fermer la porte. J'ai dévié le regard et vit à l'écran que la présentatrice donnait déjà la première nouvelle de la journée.

- Vous croyez que nous avons mangé ces mules ou ce cheval pour le déjeuner Don Pedro? » demandai-je au vieil homme après qu'il ait arrêté de tousser.

- On ne peut pas savoir, mais cette viande ne provient pas d'une vache. Tu l'as goûtée, non?

- Oui. Une fois, j'ai mangé du cheval, et les protéines d'aujourd'hui me l'ont rappelé.

- Voilà. Il est possible que ça ne soit pas du cheval d'ici, mais ça doit venir d'un autre pâturage. L'Inpec ne se soucie pas de ce que nous mangeons. L'enjeu est de faire bonne figure, de montrer au gouvernement qu'ils nous donnent tout ce qu'ils doivent nous donner...mais en papier, dans les chiffres et dans les rapports. C'est autre chose de s'asseoir là et d'avaler un animal qui hennit, hé hé hé!

Devant nous, l'acrylique de la fenêtre laissait passer un éclat de soleil qui arrivait à nous comme un cadeau. Les collines de Ciudad Bolivar étaient illuminées dans toute leur étendue de ciment et de briques jaunes. Sur l'avenue Caracas, un flux intermittent de véhicules nous rappelait le temps de la liberté, ou du moins, j'y ai pensé. Don Pedro s'enfermait dans une coquille hermétique et il était impossible de savoir à quoi pensaient ses yeux noirs et plissés. Peut-être que la distance qu'ils semblaient parcourir reflétait la profondeur de ses pensées, tourbillonnant autour d'un lieu de mémoire ou de douleur.

- Pourquoi vous êtes ici, Don Pedro?, lui demandai-je, brisant ce silence plein de rien qui consumait nos âmes.

- Pour vol. Je suis un voleur.

- Et à combien de temps êtes-vous condamné ?

- À presque rien, mon garçon. Dans deux ans, je suis dehors. Je dois sortir et voir ma petite-fille.

- Vous aviez déjà été emprisonné? Vous semblez toujours si tranquille et convaincu.

- C'est mon quatrième emprisonnement. Pour le même motif. Je ne sais pas faire autre chose. J'ai payé plus de quinze ans entre mes chutes, et l'État ne m'a pas enseigné à faire autrement. Ici, on nous parle de resocialisation et de formation, mais c'est un grand mensonge. Si vous n'accumulez pas plein de vices ou ne mourrez pas dans ce trou, vous apprenez d'autres coups et vous vous faites des amis pour reprendre le combat...dans la rue. Au prisonnier, qu'est-ce qui l'attend quand il recouvre la liberté? Rejet, chômage, pauvreté; alors que peut-il faire qui ne soit pas ce qu'il a toujours fait? Voilà la vérité mon fils; triste, oui, mais personne ne peut cacher le soleil avec un doigt.

- L'INPEC lui, cache le soleil, intervient un homme qui était avec nous à la fenêtre. Mais pas avec un doigt, sinon avec ces murs de merde, et il montra de son index le toit froid qui empêchait la lumière de passer.



# CE N'EST PAS COURIR, LE PROBLÈME

Auteur: Gabriel Trilce

Courir n'est pas le problème. Rien n'est gratuit dans cette vie et rien ne coûte autant que d'apprendre. La première fois que j'ai couru dans une rue, c'était au risque que ma mère me rattrape, une sandale en caoutchouc à la main, pour me punir d'avoir brisé la vitre d'une maison voisine. Elle m'a poursuivi pendant plusieurs dizaines de mètres, en agitant sa redoutable sandale bleue avec quelques lignes blanches, en jurant de m'attraper, mais elle ne l'a pas fait. Une fois que j'ai gagné le coin de la rue, j'ai sauté dans l'avenue perpendiculaire, et en me jetant sans peur entre les voitures, j'ai gagné l'autre trottoir. J'étais finalement hors de sa portée et j'ai pu me retourner et la voir de l'autre côté. Sa rage s'est soudainement dissipée. Elle était maintenant plus inquiète que furieuse devant ma réaction imprudente et irréfléchie.

– Nous allons régler ça maintenant, Gabriel. Tu ne payes rien pour attendre! Tu m'as entendu? S'écria ma mère en se retournant et en mettant la vieille sandale dans la poche de son tablier.

Au bout d'une heure, je suis rentré chez moi. J'avais rassemblé assez de courage pour revenir à la rencontre ma mère. Je n'ai pas eu besoin de frapper à la porte parce que Dona Flor, une dame qui vivait avec nous, quittait la maison à ce moment-là. Je suis entré lentement et j'ai monté les escaliers, prêt au pire. J'ai imaginé ma mère me sauter dessus avec le bâton à la main. Cependant, rien ne s'est passé. Je suis arrivé dans la petite pièce où ma mère laissait la machine à coudre et les piles de bouts de tissu empilés dans des sacs en plastique. Elle n'y était pas. Un pantalon sans couture traînait à côté de la SINGER, abandonné en plein travail. Le voyant de la machine à coudre était même allumée et il me semblait que la marque des fesses de ma mère sur le vieux siège où elle travaillait était fraîche. Un étrange présage a brisé ma peur et sans plus tarder, je me suis dirigé vers la petite chambre où elle et moi dormions. La porte à moitié fermée laissait sortir un murmure étouffé que j'ai immédiatement reconnu. Ma mère pleurait contre l'oreiller du lit.

– Maman, qu'est-ce qui s'est passé? Ne pleure pas, lui ai-je dit une fois que je suis entré dans la pièce.

– Écoute-moi mon fils.

Elle m'a répondu, pendant qu'elle séchait ses larmes

– Tu ne sais pas ce que j'aurais fait ni à quoi j'aurais ressemblé si quelque chose t'était arrivé lorsque tu traversais cette avenue comme un fou.

Ses yeux étaient fixés sur les miens comme des aimants, consumés par un sentiment qui dépassait mon entendement. Je me souviens des gouttes chaudes qui coulaient le long de ses joues, et qui passaient sur ses mains laborieuses. Je n'ai pas répondu. Je savais seulement que la douleur est toujours infligée par les autres, comme je l'ai fait à ce moment avec ma mère. C'est là la condition humaine. Je l'ai serrée dans mes bras et lui ai expliqué que je n'avais pas l'intention de lui faire du mal et encore moins de briser la vitre de la maison voisine. Cela dit, je ne pouvais pas m'empêcher de fuir si je n'étais pas prêt à payer pour ce que je ne méritais pas, c'est-à-dire ses coups sur mon cul osseux.

– Gabriel, s'est-elle exclamée tendrement, je ne sais ce que j'aurais fait si quelque chose t'était arrivé. Cours, cours, ce n'est pas le problème, mais choisis une avenue qui te permet de vivre. Je n'ai jamais oublié ces mots de ma mère. C'est pourquoi la dernière fois que j'ai couru avant d'être arrêté, c'était pour la vie.

La police me cherchait depuis des mois. J'ai appris par un ami qui travaillait pour les autorités que l'ordre était de me tuer. Cependant, au risque de me faire prendre,

j'ai entrepris un nouveau vol. Tout semblait avoir été bien planifié et ma fuite assurée. Mais peu importe à quel point vous pensez avoir le contrôle de la situation, il y a toujours la possibilité que quelque



chose d'imprévisible se produise et brise l'équilibre précaire de la surprise. Notre vol s'est mal terminé et le repli est devenu plus compliqué. Ce qui semblait être une fuite aisée a pris la forme d'une impasse, d'une bouche sombre avec des dents et de la bave de loup.

Quand tout a été perdu, nous avons décidé d'entrer dans un endroit où se trouvait une usine de chaussures. Évidemment, la police est venue nous prendre en souricière, ayant suivi nos déplacements. Avec agilité, nous avons abaissé la clôture d'un établissement et nous avons pris en otage ses occupants, ses employés, et deux clients. De l'intérieur de l'établissement, nous avons entendu les radios de la police signaler notre position. Peu de temps après, des motos et des voitures équipées de sirènes ont remonté la rue.

Nous avons inspecté l'usine en cherchant une sortie par le toit ou les fenêtres. Mais nous n'avons rien trouvé. La gueule du loup avait commencé à se fermer.

- Nous sommes la police nationale. Rendez-vous. Vous êtes encerclés, nous a-t-on dit au mégaphone.

Pendant que mes complices surveillaient les otages, je me suis prudemment approché d'un mur près de la clôture et leur ai crié que nous ne nous rendrions pas sans la présence d'un officier pour garantir nos vies, et devant certains médias. Une heure plus tard, une voix différente m'est parvenue et s'est présentée comme commandant d'un poste de police, la personne m'a garantie une arrestation légale et le respect de nos vies devant un journaliste d'un journal populaire de ces années-là.

Sur les quatre personnes qui ont participé à l'agression, trois ont été capturées et poursuivies pour vol et port d'armes. En fait, la saisie de la microentreprise nous a été imputée comme un enlèvement. Dans l'ensemble, cette course désespérée où nous avons pris le risque de rendre notre situation publique a sauvé nos vies. Courir n'était pas un problème; il nous fallait courir de manière à sauver nos vies.

Les multiples pirouettes que nos pas font sur le chemin de la vie, construisent le scénario auquel nous devons faire face à chaque instant. En d'autres termes, on construit son présent et son avenir. J'ai rejoint le

chemin de la criminalité par nécessité. J'ai grandi dans des conditions de précarité économique.

Nous avions de la difficulté à payer le loyer du petit appartement où je vivais avec ma mère. Nous mangions du riz avec des œufs et de l'eau tous les jours. Cependant, une chose ne nous a jamais manqué : la dignité. Avec dignité, j'ai appris à vivre, même si je mets ma propre vie en danger, avec dignité. J'ai payé ma dette antérieure. Maintenant, avec dignité, je m'acquitte de cette nouvelle dette qui suffirait à raconter une autre histoire.

Je la raconterai à une autre occasion.

# ÉMANCIPATION

Autrice : Manuela

Liberté, voix fait parole  
tu es le sillon insatiable, la graine de la résistance  
un sommet où les désirs et les rêves convergent  
tu es la puissance, le moteur, le puissant levier  
Romps maintenant, au bon moment.

Deviens un bloc indomptable,  
jette au vent ma vérité unique et irréfutable  
Soit un feu vivant qui brûle toujours  
Tiens-toi droit dans l'ombre de l'inopie  
de l'égoïsme, du mutisme et de l'iniquité.  
Viens, crie, ne te cache pas, conduis-moi  
toujours, liberté.

Transmutes-toi en un élan latent et fertile  
brise les chaînes des préjugés et de la culpabilité  
nettoie les plaies de la voracité et du malheur  
fait tomber les pics incandescents qui font mal  
aux humbles frères qui t'acclament.

Moteur de conscience, j'en ai besoin !  
Que l'œil de l'agresseur ne m'achève pas,  
Le feu hiératique m'offre ta vie et ta force  
pour partir de cette captivité,  
la perfidie et la tromperie,  
le ressentiment et l'amertume.

Ne fuis pas, reste avec moi et donne-moi tes ailes  
pour contempler l'aube  
et voir le battement de mes pas sillonner la terre  
stérile avec le marteau et la faucille,  
ouvrir la brèche avec le bien populaire  
saisissant à deux mains le fruit de la parité.



# ENTRE NOUS

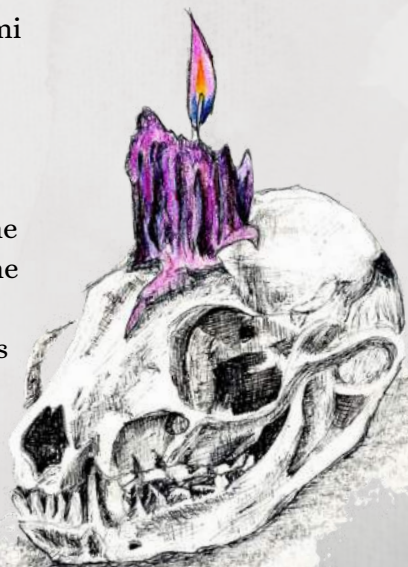
Autrice : Manuela

Dans un monde sombre, autant que les jours, les heures, les minutes passent...

Entre utopies et réalités  
au milieu de la souffrance et du désespoir  
entre les femmes innocentes et les mensonges  
entre indulgences et perversités  
entre des visages marqués par le malheur  
au milieu des passions qui se cachent  
entre des câlins jamais offerts  
entre méfiance, agitation et lassitude  
parmi les voix qui, la nuit, sont détruites et étouffées  
entre des fils d'argent qui reflètent des décennies  
entre les faux corps qui reflètent des futilités

Parmi les cieux couverts de barbelés, parmi  
le découragement et le tourment dans les  
mains qui s'étendent sans tempérance  
parmi les femmes avec les visages des  
victimes de la vie parmi les lèvres  
qui s'ouvrent pour articuler des voix qui ne  
comprennent rien parmi les pensées qui ne  
laissent aucune leçon, seulement des  
chimères parmi les jugements, les plaintes  
et les demandes  
entre la douleur de la condamnation,  
le mépris ou la mort

Quoi de neuf, que se passe-t-il dans la vie ?  
entre la vie qui se noie ou se dissipe subtilement  
Qu'est-ce qui se passe avec la voie ?  
Trouve-moi parmi ces femmes et je te révélerai ma sentence.



# CHRONIQUE CARCÉRALE: QUESTIONNEMENTS SUR L'ÉDUCATION

Auteur : Julian Gil

Julian Gil est un prisonnier politique membre du Congreso de los Pueblos et de la Red de Hermandad qui a été détenu entre le 6 juin 2018 et le 14 décembre 2020. Une détention étirée dans l'attente d'un procès, suite à un montage judiciaire. Depuis le début, le PASC a soutenu la campagne internationale pour sa libération. Il a écrit régulièrement sur la réalité qu'il a pu observer depuis sa cellule.

Se questionner : pourquoi tous les gouvernements de la Colombie cherchent à construire plus de prison ; pourquoi il y a toujours plus de gens emprisonnés ; pourquoi la présomption d'innocence n'existe ni pour le procureur ni pour la société. Il faut se demander ce que nous entendons par «délit», ce que nous considérons comme comportement «délinquant», ce qu'est pour nous un comportement adéquat, et l'existence d'un modèle de citoyenneté.

Ces questionnements peuvent nous amener à réfléchir sur l'éducation qui est fournie à la société, sur les endroits où elle est fournie, et nécessairement, sur ce qu'on attend de celle-ci.

La famille, la télévision, l'école, l'église, la rue, les parcs, les centres commerciaux, le transport public, les supermarchés... sont des lieux communs où l'on forme un type de sujet modèle, dont on prétend former l'être, l'action, les rêves et les sens; et si cela ne donne pas le résultat escompté, la prison serait donc le dispositif qui aurait la capacité, de corriger et rediriger le comportement vers ce qui est considéré comme correct.

Mais qu'est-ce qui ne fonctionne pas dans ce «système» éducatif? Ou bien le modèle de sujet désiré ne correspond pas à celui qui est formé; ou les dispositifs éducatifs ne fonctionnent pas, ou encore peut-être que le sujet en formation résiste à des apprentissages pourtant adéquats; ou définitivement, la société se trompe sur ce sujet idéal qu'elle désire former. Pourquoi ne pas se demander si ces dispositifs ne forment pas un sujet inapte à la vie en société: individualiste, égoïste, qui ne cherche que la satisfaction de ses intérêts particuliers peu importe ce que ça implique, et basant ses relations et ses actions sur la compétition.

On peut dire que la société qui punit les hors-la-loi, est la même qui les a formés, et le centre commercial comme la prison sont le reflet du type de société qui définit et corrige le sujet désiré.

Ces interrogations pourraient nous amener à penser que lorsque la volonté ou la conscience individuelle et collective n'ont pas leur place, lorsqu'elles dévient de l'ordre établi, elles seront corrigées, que ce soit dans la rue ou à l'église. On en revient donc à se demander qu'elle est la finalité d'adhérer à un comportement adéquat en société. Ne s'agit-il pas de vivre une vie harmonieuse avec nos concitoyen-nes? Ou s'agirait-il plutôt de répondre aux normes qui conviennent aux intérêts de la consommation et de l'accumulation de la richesse?

Les questions sont des fenêtres qui s'ouvrent toujours sur de nouveaux paysages, et aujourd'hui se questionner sur la nature de la punition, maxime de l'éducation proportionnée par l'État, est une clef qui permet de prendre conscience de l'exclusion, de la naturalisation des asymétries sociales, politiques et économiques; qui sont clairement défendues par ce projet éducatif mis en œuvre par ces multiples dispositifs de contrôle social.

Les questions n'ont pas toujours de réponse, elles peuvent mener à de nouvelles préoccupations qui ouvrent des univers de compréhension, c'est pourquoi il convient de se renseigner sur ce sujet idéal que nous pensons que la société doit former.

Quelle société pourrions-nous construire, quelle éducation pourrions-nous mettre en place, quels nouveaux dispositifs et finalement quels mécanismes de correction devrions-nous appliquer pour modifier ce qui nous semble une erreur?

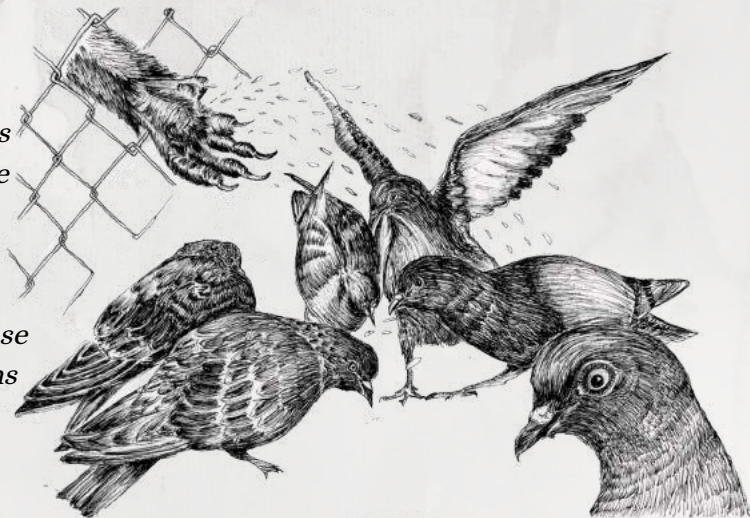
*«Le sujet qui s'interroge réveille sa conscience» pense celui qui, regardant par l'unique fenêtre qui donne sur la rue, regardant passer des centaines de personnes pressées dans des bus rouges de Transmilenio<sup>1</sup>, observe au loin, comment plusieurs groupes de jeunes vêtus de treillis militaires halètent en pelotons et comment dans les montagnes d'innombrables maisons poussent entre les pelles mécaniques qui creusent la terre. Au même moment, à l'intérieur de l'aile, plusieurs individus se tiennent en cercle, certains jouant aux cartes, alors que ceux qui sont proches de la fenêtre cherchent à ce qu'un rayon de soleil les atteigne tandis qu'une voix nasillarde crie «Derniers repas ».*

*Avec la louche en main, le cantinier dispose les aliments un à un dans les compartiments de l'objet de plastique : un morceau de poulet avec encore du sang qui, comme le dit l'un des cantiniers de la place «pourrait partir à courir après un bouche à bouche» des légumes entre carottes, betteraves et oignons, qu'on ne doit pas servir aussi bien coupés aux chevaux, et une soupe hasardeuse.*

*Après avoir méticuleusement réparti le riz, le restant est placé dans un sac blanc par un*

*des plus vieux.*

*«Venez les filles, venez mes petites filles», dit-il d'une voix aiguë en appelant les pigeons, qui se regroupent pour se disputer les grains de riz.*



*Par la grille, où s'avance la main cherchant le contact avec les oiseaux, un trou permet de communiquer avec l'aile voisine, des voix en jaillissent réclamant une pine<sup>2</sup> ou un peu de nourriture.*

*J'observais attentivement le spectacle des centaines de pigeons; la voix du vieux qui les appelait, les voix qui demandaient des pins et je sentais la faim, qui ne se calmerait pas avec ce que j'avais reçu, laissant surgir plusieurs questions qui, comme des rayons de lumière à travers les barreaux, illuminèrent les recoins obscurs de l'incompréhension... tout en écoutant un des hommes de main du vieux dire au cantinier qu'il lui donnerait 30 pins pour le riz des pigeons.*

*Mais qui pourrait être aussi généreux avec ces petits animaux qui luttent pour ne pas mourir? « Sûrement un de ceux qui expulsent les paysans de leurs terres, et dont la main ne tremble pas dans les rues à l'heure d'ordonner une mort », me dit à voix basse un autre vieux qui observait souriant mon visage étonné et interrogatif. « Celui-là, ils s'en souviennent à Trujillo<sup>3</sup> même le curé n'a pas pu se sauver », conclu-t-il avant de s'en aller.*

La normalisation de la prison est un mal plus profond que son existence même. Ce lieu, pensé exclusivement pour punir et se venger de ceux qui osent subvertir l'ordre établi, ne devrait pas faire partie des mécanismes de résolution de conflits dont une société a nécessairement besoin. Les mouvements de la société dépendent de la quantité de conflits et de résolutions que celle-ci traverse. La prison n'est clairement pas une solution à un de ses conflits.

Questionner la prison est nécessaire pour en finir avec sa normalisation. C'est peut-être le moyen de nous rencontrer, nous, centaines et centaines qui ne croyons pas que ce soit la seule façon d'exister.

1. Système de transport de la ville de Bogotá

2. Carte téléphonique qui constitue la monnaie d'échange dans cette prison de Bogotá

3. Village du sud de la Colombie tristement célèbre pour la série de massacre perpétrés par les forces paramilitaires en 1989 et 2000

## NOTE SUR LES PRISONS EN COLOMBIE

Les violations des droits humains dans les prisons colombiennes ne sont pas seulement le résultat de la corruption ou du manque de soins de la part des institutions pénitentiaires; elles sont aussi une conséquence directe d'une logique guerrieriste de l'État qui sévit toujours en Colombie et qui s'est consolidée depuis l'arrivée au pouvoir d'Ivan Duque (2018). Cette logique guerrieriste cherche à maintenir l'ordre en condamnant toute forme d'opposition. Parmi les conséquences à l'intérieur des prisons, il faut souligner l'augmentation progressive des personnes en captivité et le traitement violent qu'elles reçoivent<sup>1</sup>. En effet, les personnes en prison n'ont pas d'accès à des soins de santé de base (gynécologie, suivi des maladies chroniques) et moins encore à du soutien psychologique, le sous-financement du système d'éducation carcérale est criant. Enfin, le déracinement social est un autre problème pour les personnes emprisonnées, puisque les coûts de déplacements de proches pour leur rendre visite et les prix exorbitants des appels à l'intérieur des prisons limitent sérieusement la possibilité de maintenir le contact avec les familles, ami-es et organisations sociales.

Si le contexte inhumain des prisons construit par la logique guerrieriste des élites au pouvoir est source d'injustes pour l'ensemble de la population qui y est enfermée, elle affecte de manière différent certains groupes sociaux qui sont victimes de criminalisation. Que ce soit des associations de femmes, des organisations paysannes, autochtones ou afrodescendantes, associations étudiantes: les personnes qui luttent pour la défense du territoire, pour l'environnement et pour la paix sont traitées comme des ennemis de l'État. En prison ces prisonnier-es politiques sont souvent placé-es en sécurité maximale, à cause d'un montage judiciaire qui les accusent d'appartenir à une guérilla ou encore, accusé-es de haute rébellion. La structure judiciaire qui permet ces montages, appelé le Bureau du Procureur Général, reçoit d'ailleurs ses fonds depuis des sociétés privées et mixtes du secteur minier et énergétique du pays. Dans cet ordre d'idées le processus systémique de criminalisation envers ces personnes permettent à l'État d'offrir une plus grande stabilité aux multinationales sur le terrain pour l'extraction des ressources et la contamination de la nature.

En ce qui concerne la communauté LGTBQI, il faut noter que les punitions subies par les personnes dont l'identité ne correspond pas à l'hétéronormativité sont d'autant plus exacerbées. Ces dernières subissent des peines plus longues, situation qui n'est pas sans rapport avec le manque de personnes représentant leur collectivité parmi les défenseurs des droits humains. En outre, les membres de cette communauté ont plus de difficulté à accéder aux soins de santé (par exemple, elles manquent d'accès

1. Les problèmes dénoncés par les personnes détenues, bien qu'exacerbés par les conditions déplorables des prisons, sont également les problèmes des personnes en liberté (répression et manque d'accès à des services de base : santé, éducation).

## NOTE SUR LES PRISONS EN COLOMBIE (SUITE)

aux traitements hormonaux) et à l'éducation, sans compter qu'elles sont victimes de violence verbale et psychologique, et qu'elles n'ont pas d'espace propre puisque les femmes trans sont emprisonnées dans les prisons pour hommes.

### *Note de Julian Gil à propos de l'éducation*

Beaucoup disent que l'éducation est la clé pour surmonter les raisons qui ont entretenu le conflit social et armé que notre pays a connu au cours des derniers siècles: cette approche circule dans les écoles, les rues et les prisons, comme si en la prononçant une sorte de compréhension et d'assentiment magique allait entraîner un changement social. Le débat sur le sujet s'entrelace dans la multiplicité des compréhensions qui existent sur le pourquoi, le comment, le quand, le où, le qui et pour qui l'éducation est dirigée; car il est nécessaire de souligner que, face au sujet, l'encre et la plume ont été très généreuses, allant des compréhensions où l'expression humaine atteint sa splendeur maximale, aux visions d'uniformisation et de standardisation de la pensée.

Au sein de la prison et du pénitencier ERON de la Picota (Bogotá), lorsque l'intention est de trouver une solution à un certain nombre de problèmes de société du point de vue de l'éducation, toutes sortes d'idées et d'analyses surgissent sur ce qui est exprimé comme des pratiques éducatives pour la correction de personnes qui ont été considérées comme un problème pour l'ordre social. Dans une prison où nous vivons environ 3300 personnes, entre accusés et condamnés pour des crimes allant du vol d'un téléphone portable à l'agression sexuelle, en passant par la participation à un groupe illégal, ou même ceux qui représentent une peur futile pour la société jugeant; on pourrait croire qu'il devrait s'agir d'un centre de haute éducation, car c'est là que l'on teste la capacité de l'État à éduquer et à corriger ce qui semble mauvais. Au contraire, ce qu'on constate, sans le savoir, c'est que la tâche a été déléguée à de hauts murs, des chaînes américaines, des uniformes avides d'argent, un accès précaire à l'eau, des aliments semi-cuits, une santé réduite à l'ibuprofène; éduquer le couteau; éduquer l'argent; éduquer la corruption ».

**Projet accompagnement solidarité colombie | [pasc.ca](http://pasc.ca) | 2021**

**Dessins par Alx**

